

notre précédente causerie, qu'il ajoute à cela des composts semblables à ceux que nous décrirons plus tard, et en agissant ainsi il aura toujours un engrais assez abondant.

Voici un calcul qui nous donne amplement raison : Une vache d'assez forte taille, qui reçoit par jour une ration de 30 livres de foin, ou l'équivalent en d'autres aliments, et à laquelle on applique 20 livres de paille par jour pour litière, produira dans une journée 500 livres de fumier, et 17 voyages environ pendant le temps de la stabulation. Supposons maintenant 20 bêtes à cornes, ce qui n'est certainement pas trop pour une exploitation de 200 arpents, 4 chevaux, 30 moutons qui produisent ordinairement autant de fumier que 3 bêtes à cornes, 5 à 10 porcs. Eh ! bien, d'après ce calcul, le maître de cette ferme possèdera au printemps 476 voyages, il ne lui manque donc plus que 24 voyages pour compléter les 500 voyages. Il lui sera facile d'arriver à ce nombre, s'il met à profit les excréments humains, les cendres, les débris d'animaux, les mauvaises herbes, les eaux ménagères, etc., etc., etc.

Mais que les cultivateurs se rappellent que la production du fumier est en rapport avec la quantité et la qualité des fourrages consommés, et non avec le nombre des animaux. La vache que nous avons supposé produire 17 voyages de fumier, dans l'année, n'en donne pas plus de 5 à 6, dans toutes les exploitations où les animaux ne reçoivent presque rien que de la paille, pendant l'automne, l'hiver et le printemps, et sont nourris l'été dans de maigres pâturages, et encore, dans ce cas, cette petite quantité de fumier est bien inférieure à celui qui est produit par des animaux bien nourris. Ainsi toutes les fois que l'on compte par tête d'animaux pour la production du fumier, il faut toujours supposer qu'ils reçoivent une bonne et abondante nourriture.

« Mais, diront encore les cultivateurs, vous ignorez donc que nous n'avons pour la plupart que de la paille à donner en nourriture à nos bêtes à cornes, et qu'ainsi nourries, elles ne donnent pas plus du tiers de la quantité de fumier que vous supposez, et au lieu de dix-sept voyages, chaque bête n'en donnera que six à sept. Avec si peu d'engrais, comment voulez-vous que nous puissions fumer tous les ans un quart ou même un huitième des terres que nous ensemençons ? Tenez, vous qui en êtes quitte pour mettre vos idées sur le papier, si vous étiez à notre place vous ne feriez pas plus de merveilles que nous. » Voici notre réponse à cette objection : Si nous étions à votre place et si nous suivions la routine que le grand nombre suit, il est certain que nous ne ferions pas de merveilles, mais si nous avions pour la routine l'éloignement d'aujourd'hui, nous profiterions de l'expérience d'hommes sages et éclairés, nous adopterions une méthode de culture qui est suivie par les cultivateurs instruits et habiles. Par exemple, nous trouvant dans la position où vous êtes maintenant, nous commencerions par semer de la graine de foin sur le champ qui est réservé, pour l'année suivante, à la prairie ou au pacage, nous diminuons l'étendue de terrain que l'on consacre d'ordinaire à la culture des céréales et nous ajouterions ce terrain à celui qui est déjà consacré aux prairies, ou nous l'emploierions à la culture des légumes. De cette manière, nous pourrions don-

ner à nos animaux une nourriture plus riche, et ainsi peu à peu nous augmenterions la production du fumier, de plus nous mettrions la paille à profit en l'employant comme litière, nous recueillerions ainsi les urines et les déjections liquides, ce qui nous donnerait l'occasion d'augmenter considérablement la masse de nos fumiers.

« Mais ajoutera-t-on encore, moi je sème tous les ans vingt arpents de terre en blé, orge, avoine, pois, etc., et je n'ai jamais trop de grain pour ma famille, et quand je puis attacher les deux bouts de l'année ensemble, je suis heureux. Si sur ce nombre d'arpents j'en retranche quatre à cinq, je serai donc obligé d'acheter du grain, et moi qui n'ai aucun moyen de faire de l'argent avec quoi pourrai-je payer ? »

Cette objection et la précédente ne sont pas nouvelles pour nous, nous les avons entendues répéter à satiété. Cette dernière difficulté n'est pas plus difficile à résoudre que la première.

Malheureusement on oublie trop souvent que la plus ou moins grande quantité de grain que l'on récolte ne dépend pas tant de l'étendue du terrain ensemencé que des soins donnés à ce terrain. Cette vérité saute aux yeux, et toutes les paroisses nous en offrent des preuves incontestables. Combien de fois n'a-t-on pas vu une pièce de terre donner vingt minots de beau et bon grain tandis que dans le champ voisin, une terre semblable, également étendue ne donnait que quatre, cinq à six minots d'un grain mal nourri et presque sans valeur. Pourquoi cette différence ? Le premier de ces terrains a été bien égoûté, labouré profondément, engraisé abondamment ; le second, au contraire, a baigné dans l'eau une partie du printemps, plusieurs jours après les mauvais temps de longue durée, et n'a reçu aucun engrais.

Ainsi nous le disons sans crainte de nous tromper, un cultivateur nourrira toujours mieux sa famille avec dix arpents de terre cultivée avec soin qu'avec vingt arpents cultivés négligemment. Combien d'agriculteurs qui travaillent comme des mercenaires, qui tuent leurs chevaux pendant la saison du printemps, pour labourer une grande étendue de terre, et qui feraient une récolte bien plus abondante, s'ils n'en labouraient que la moitié, après lui avoir donné tous les soins qu'elle réclame. Si on agissait ainsi on se convaincrait que ce n'est pas précisément avec l'argent que l'on fait de bonne culture, mais que c'est au moyen d'une bonne culture que l'on fait de l'argent.

FUMIER DE GAZONS.

Entre les différents moyens d'accroître la quantité des fumiers en voici un des plus importants : C'est l'emploi du gazon en litière. Pour employer les gazons en litière avec succès, on suit la pratique suivante : On enlève les pavés des étables s'ils reposent sur la terre et si l'espace entre ces pavés et le plancher d'en haut n'est pas assez spacieux, car dans le cas contraire il ne faudrait rien déplacer, puis on fait une couche de gazons secs, de huit à dix poncees d'épaisseur, et on la couvre de paille. L'urine qui n'est pas absorbée par la paille s'infiltré dans la couche de gazons, que l'on recouvre tous les jours de paille fraîche, autant que l'enseigne la propreté, et jusqu'à ce que la hauteur du lit de paille nécessite un enlèvement. On n'enlève alors que la paille, et la